

Ernest Falconnet

*LES PETITS POÈMES GRECS, PAR M. ERNEST FALCONNET, PARIS SOCIÉTÉ DU
PANTHÉON LITTÉRAIRE, RUE LAFITTE, 40 M DCCC XLII.*

PRÉFACE ET INTRODUCTION - ORPHÉE - HOMÈRE - HÉSIODE - PINDARE -
ANACRÉON - SAPPHO - TYRTÉE - STÉSICHORE - SOLON - ALCEE - IBYCUS -
ALCMANE - BACCHYLIDE - THÉOCRITE - BION - MOSCHUS - CALLIMAQUE -
COLUTHUS - MUSÉE - TRYPHIORE - APOLLONIUS - OPIEN - SYNESIUS

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

La traduction des *Poètes grecs* que je présente au public est l'oeuvre de plusieurs auteurs. Un volume composé d'ouvrages aussi variés par la forme et par les idées ne pouvait appartenir à une seule rédaction ; il lui fallait tout à la fois l'unité de direction imprimée par une intelligence patiente et dévouée au travail difficile de l'arrangement et le talent varié de plusieurs traducteurs s'exerçant chacun sur un texte différent et le marquant au cachet de sa personnalité, de son style, de sa manière. D'heureuses circonstances m'ont permis de faire ainsi : des hommes habiles ont bien voulu se joindre à moi pour élever à la poésie grecque un monument sérieux et durable. Qu'ils en acceptent ici tous mes remerciements et qu'ils me permettent de faire ressortir en même temps leur modestie et leur mérite.

M. Bignan se trouve, parmi tous ces brillants collaborateurs, le premier dans l'ordre du volume. Ami de Dugas-Montbel, cet excellent traducteur trop vite enlevé à la littérature, il a été son fidèle compagnon d'études ; il avait longtemps lutté avec lui contre toutes les difficultés de la langue grecque ; il en connaît toutes les ressources et tous les secrets. La traduction inédite d'Hésiode, qu'il a bien voulu nous abandonner, est l'oeuvre de plusieurs années de travail. Les notes seules, pleines d'une érudition puisée dans les auteurs primitifs, dans les scholiastes les plus diffus et les commentateurs les plus minutieux, prouveront tout ce qu'il a fallu de recherches pour éclairer le texte d'Hésiode, si obscur par les sujets qu'il traite et par la date reculée à laquelle se rapportent les différents usages des peuples anciens.

M. Perrault-Maynard, helléniste distingué, connu par plusieurs ouvrages devenus classiques dans l'enseignement, s'occupait depuis cinq ans d'une traduction complète de Pindare. La première portion de son travail avait paru en un volume in-80 ; elle renfermait

la traduction des *Olympiques* avec le texte grec, des notes et une version latine excessivement exacte. Ce volume nous avait révélé la science d'un homme également habitué à toutes les difficultés grammaticales de la langue grecque et à toutes les beautés de la langue française. En même temps qu'il nous a permis de profiter des *Olympiques* déjà publiées, il a terminé pour nous les *Néméennes*, les *Isthmiques*, et les *Pythiques*, et nous a aussi donné une oeuvre complète bien supérieure à toutes les tentatives de Chabanon, de Gin et de Tourlet.

Théocrite, Bion et Moschus sont dus aussi à des savans qui, comme M. Perrault-Maynard, travaillent loin du tumulte, des événemens et des hommes, retirés dans une ville dont la réputation est loin d'être littéraire. M. Perrault-Maynard, traducteur de Pindare ; M. ***, traducteur de Théocrite ; MM. Grégoire et Colombet, traducteurs de Bion, de Moschus et de Synésius, vivent à Lyon. Leur dévouement aux études sérieuses mérite d'être récompensé par la plus grande publicité, et nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir prouvé au monde savant qu'il est ailleurs qu'à Paris de nobles efforts dignes d'être connus et encouragés.

Les *Halieutiques* d'Ossian appartiennent à M. Limes : il nous a autorisés à reproduire sa traduction. Il n'était pas possible de faire mieux ; nous avons donc été heureux de pouvoir profiter d'une version aussi élégante que consciencieuse.

Quant à moi, j'aurais désiré mériter un voisinage aussi redoutable, j'ai essayé. Le premier en France j'ai tenté de traduire Orphée et de pénétrer à l'aide d'une version exacte dans les mystères de cette civilisation primitive. Les difficultés sont inextricables, et je ne me flatte pas de les avoir surmontées. L'excellent discours préliminaire, héritage d'un savant helléniste, Delille-Desalle, mort depuis longtemps, m'a été utile pour résumer toutes les idées sur le problème encore indécis de l'existence d'Orphée ; mais malgré ce secours et les notes d'Eschenbach et de Gessner, je n'ose espérer d'avoir réussi dans une oeuvre presque impossible. Des travaux plus agréables et moins difficiles sur Homère, Anacréon, Sappho, l'*Anthologie* et quelques petits poètes complètent avec l'introduction ma part dans ce volume. J'ai eu soin que l'introduction ne présentât que le sommaire d'idées générales sur les caractères de la poésie grecque ; j'ai développé dans les préfaces mises en tête de chaque poète le caractère particulier de chaque poète et de chaque époque ; enfin j'ai

apporté à ce volume tous les soins de surveillance et de révision dont je suis capable !
Puissé-je ne pas être resté au-dessous de ma tâche.

Paris, 20 août 1838

INTRODUCTION

La poésie humaine, dans les temps anciens, a surtout été représentée par deux peuples, le peuple hébreu et le peuple grec. Ils se sont partagé les éléments de toute inspiration : à l'un, la nature extérieure et ses charmes infinis, les harmonies du monde et ses plus suaves mystères exprimés, comme ils étaient sentis, avec une expression enthousiaste et habile à personnifier ; à l'autre, les symboles de la divinité, l'héritage des traditions primitives accepté et conservé avec la fidélité la plus religieuse, l'explication intelligente des imperfections de l'âme et de sa faiblesse native. Ainsi les deux faces de la pensée sont représentées par ces deux peuples ; leurs livres résument pour nous toute l'antiquité : ils nous offrent des chefs-d'œuvre et des modèles ; ils lient, par une chaîne non interrompue et dont Rome a été le dernier anneau, le développement des temps primitifs au développement des temps présents ; ils reproduisent et expliquent les influences du climat, de la civilisation, des idées ; ils réfléchissent dans leur caractère ces dissemblances si marquées. Le génie de chacun de ces peuples, de sa langue, de ses habitudes, de son origine se retrouve dans sa physionomie générale : chez l'un comme chez l'autre, la supériorité est réelle ; l'empire étant partagé, chacun est resté maître chez soi, sans égal ; en sorte qu'en réunissant ces deux poésies, on formerait une magnifique unité du cœur et de l'intelligence humaine : ce serait une belle médaille antique portant une double empreinte, l'exergue du monde et le sceau de Dieu.

Les monuments de la littérature indienne ont bien la prétention d'une gloire plus ancienne et plus complète, mais nous les connaissons à peine ; les érudits en ont fait leur conquête : ces livres sacrés ne sont pas répandus le cercle de leur publicité et de leurs admirateurs est restreint. Ils appartiennent à une civilisation aussi avancée dans les intérêts matériels que dans les manifestations de l'intelligence : cette civilisation, nous l'ignorons encore, nous n'en arrachons qu'avec peine quelques lambeaux au passé. Nous ne suivons pas de l'œil tous les membres de ce grand corps que formait la société indienne : une portion est dans l'ombre. Le temps, l'éloignement et surtout l'étrange personnalité qu'on aperçoit dans cette civilisation nous la rendent difficile à comprendre. Elle se prétend primitive : il nous faut pour l'apprécier la retrouver complète ; nous ne pouvons arriver à la connaître par analogie ou par comparaison : le sanctuaire de la sagesse des brahmines est impénétrable

aux yeux des modernes ; tous les secrets d'une civilisation y sont cachés. L'Allemagne, l'Angleterre et la France se sont mises à l'oeuvre ; mais nous attendons encore une intelligence assez hardie pour déchirer le voile et nous guider dans cette initiation mystique que nous implorons en vain.

Laissons donc de côté ces livres que nous ne connaissons que par quelques traductions imparfaites. L'oeuvre de l'esthétique ne vient qu'après l'oeuvre de la science, et l'oeuvre de la science n'est pas encore terminée. Comparons seulement, dans une appréciation sérieuse, la poésie hébraïque et la poésie grecque, car nous ne connaissons bien l'une que par l'autre. Nous nous servirons de celle-ci pour éclairer les défauts de celle-là, et nous voulons que notre appréciation porte un caractère net et formulé. Chaque peuple a une qualité dominante, sa littérature la reproduit ; elle s'empreint dans ce moule de la manière la plus parfaite ; elle la représente toujours avec une scrupuleuse fidélité : du jour où elle ne la représente plus, elle meurt. C'est une loi de l'organisation des sociétés de développer activement cette qualité ; poètes et philosophes travaillent à cette oeuvre, et les législateurs eux-mêmes sont dominés malgré eux, à leur insu, par l'ascendant de cette faculté souveraine. Les peuples sont comme les individus, ils apportent sur la scène du monde vices et vertus : ils sont frères, mais ils ne se ressemblent pas.

Ainsi, et nous aurons occasion de le prouver plus tard, ce qui distingue les Grecs, c'est une certaine clarté qui se répand de prime jet sur toute leur civilisation, sur toutes leurs oeuvres : dans la pensée, elle se produit par une inspiration d'abord chaleureuse et compréhensive, plus tard artificielle mais habile ; dans la philosophie, elle adopte comme la plus vulgairement intelligible cette science de la morale qui se traduit pour tous et par tous ; dans l'éloquence, elle est toujours élégante dans l'ensemble et fleurie dans les détails ; dans l'architecture, elle a des coupes droites qui, par l'ensemble des lignes, se détachent brusquement sur le ciel, mais s'épanouissent en détails des plus gracieux ornements. On sent dans toute cette vie une atmosphère chaude, un mouvement facile, une volupté jetée au dehors et modérée par l'intelligence. Ce caractère se retrouve partout dans les oeuvres de la Grèce. Tout ce qui y échappe est exception.

Les Romains au contraire possédaient surtout une appréciation poétique universelle : ils faisaient ce qui est utile. La poésie leur vint, tard : à quoi leur eût-elle servi ? Les lois, ils les prirent à la Grèce, ils les façonnèrent à leurs nécessités, mais ils ne les subirent que

quand l'heure fut venue. Cette ancienne civilisation étrusque, dont ils auraient dû être les heureux héritiers, ils l'effacèrent tout entière. Peuples neufs, peuples durs et nés pour la guerre, ils se créèrent par la conquête, ils eurent le sol par la conquête, des femmes par la conquête, des lois par la conquête, de la poésie par la conquête : la Grèce asservie leur inspira ses chants. Ce peuple avait un grand égoïsme légitimé et sanctionné par une grande force de raison.

Le peuple hébreu est surtout le représentant d'une idée, l'éternité : il porte dans son histoire, dans son style, dans ses traditions une profondeur toute prophétique ; chaque fait y révèle une double signification, l'une matérielle et présente, l'autre symbolique et d'avenir. L'existence et le sentiment de ce peuple se rattachent moins au passé qu'au présent, qu'à l'avenir surtout. Fier d'une promesse qu'il avait inscrite dans sa religion, il aspirait vers son parfait développement ; et dans les langes de ses premières années, il lui avait été donné de sentir sa civilisation future. Son passé n'était point, comme celui des autres peuples, le trésor des simples traditions, des souvenirs poétiques, mais c'était surtout le grave sanctuaire d'une constitution divine et d'une alliance éternelle. Dieu avait passé par là. Le merveilleux livre de la Genèse, bien qu'écrit et coordonné par Moïse à une époque déjà postérieure, présente partout le cachet du monde primitif, dont les traces se retrouvent dans chacune des syllabes qui le composent ; il dévoile le grand mystère de l'homme, il renferme la clé de toute révélation : c'est l'Évangile de l'ancienne alliance. Chez les Grecs, l'idée d'éternité était séparée de la vie active ; admise par quelques philosophes dans les enseignemens d'une doctrine sévère, elle était isolée de toute autre idée : c'était une méditation solitaire, abandonnée à quelques-uns, ne fécondant rien autour d'elle, ralliant à peine quelques rares intelligences. La personnification avait tort envahi ; la poésie imitative avait asservi et maîtrisé toute tentative d'apothéose idéale. Socrate prêchait une âme immortelle ; il but la ciguë car il venait faire une révolution dans les doctrines. On hésitait en face de cette croyance, on marchandait avec elle ; on permettait à l'âme d'exister avec la migration, avec la métempsycose, mais on lui niait l'immortalité, l'éternité. Les doctrines allaient jusqu'à l'erreur ; elles s'arrêtaient là. Les vérités étaient rares au temps ancien, et cette morale, qui est devenue aujourd'hui le lait de la jeunesse, reposait dans un secret plein de ténèbres, sondé seulement par des esprits spéculatifs et supérieurs.

Dans le développement du peuple hébreu, au contraire, l'idée d'éternité était étroitement liée à la vie, au passé merveilleux de la nation, aux promesses plus magnifiques encore de son mystérieux avenir. La législation fondée par Moïse ne se développa presque jamais dans une complète réalité ; les temps de l'existence réelle des Juifs sont courts, car l'invasion des opinions, de la civilisation et de la langue des Grecs fut rapide parmi eux ; les dominations étrangères leur inspirèrent successivement des doctrines et des croyances qui altéraient leur dot sacrée, mais cependant nous pouvons dire que l'existence de ce peuple fut celle d'un peuple élu, privilégié, et qu'elle se rattacha d'une manière prophétique à un avenir qui fut accompli. Et ceci se retrouve dans ses livres divins ; l'expression y est continuellement dictée par le culte ; les comparaisons mystiques y abondent. La nature extérieure est invoquée comme hommage à la nature divine : Dieu s'explique par le monde. C'est le but de toute l'inspiration. La religion qui en ressort est toujours sévèrement morale, basée sur une foi inaltérable et héroïque en la Providence, c'est une théocratie perpétuelle, transmissible, animant et ordonnant tout dans la vie, c'est un ensemble de prescriptions sévères, impérieuses, non pas enveloppées dans une philosophie qui disserte gravement des attributs de Dieu, bâtit des démonstrations sur des argumens subtiles et parvient à la vérité en s'appuyant sur des moyens artificiels, mais inspirant une crainte filiale et un amour immuable en Dieu par une alliance inébranlablement solide et la relation vivante, perpétuelle et inspirée. La littérature des Hébreux porte donc surtout ces deux qualités distinctes, moralité et divinité. L'ensemble et les détails sont pareillement illuminés de cette puissante nature. Ainsi ses livres représentent un tabernacle grandiose couronné de l'auréole des douze petits prophètes, flamboyant à ses quatre angles de ces torrens enflammés de prophéties jetées par les quatre grands prophètes. Les livres historiques témoignent encore de l'intervention divine ; ils nous montrent dans leur ensemble les égarements, les épreuves et les voies miraculeuses du peuple élu, secouant par fois les ordres d'en haut et se courbant bien vite ensuite sous la crainte salutaire. Les histoires particulières, les légendes hébraïques, qui d'après le point de vue ordinaire et littéral ne formeraient qu'une partie accidentelle et purement épisodique du tout, comme le livre de Ruth, celui d'Esther et de Tobie, nous montrent encore l'action réelle de la Providence sévère et bienveillante sur les personnes isolées ; ils viennent ainsi se rallier au grand livre de la vie du peuple hébreu, lui servir de commentaire, présenter la même idée dans une sphère plus restreinte et sous un vêtement symbolique. Ce tronc nerveux des livres divins, qui porte tant de fruits dans

leurs fleurs, enfoncé aussi dans la terre par les fortes racines de la Genèse, lève vers le ciel les rameaux de ses prophéties et domine de son ombre toute cette abondante et luxurieuse végétation de cantiques qui grandit à ses côtés. Ces hymnes, aspirations ardentes de foi et d'amour, s'élancent comme un triple rejeton, audacieux et portant haut la signification de leurs idées. Le livre de Job complète l'obéissance à la loi divine par la patience et la foi ; les livres de Salomon annoncent les mystères de l'amour divin, et les proverbes présentent les paroles sévères de la morale ordinaire. Tel est l'ensemble de la littérature hébraïque : elle est toute renfermée dans les livres saints. Procédant de l'unité de Dieu, elle arrive à l'unité de la doctrine ; toutes ses portions se groupent dans une même tendance. C'est le résumé sublime d'une civilisation isolée, sérieuse, qui a grandi sous l'influence de la théocratie et lui doit ses plus glorieux développemens.

La littérature grecque est plus universelle, plus éparpillée, adonnée à la forme et à l'expression, mais ne reconnaissant aucune pensée dominante. Elle procède de l'inspiration des hommes et de l'inspiration des événements ; mais les hommes et les événements ont un caractère purement accidentel. Un poème vient après un poème ; entre eux il n'y a pas de liens. Les croyances étaient indécises et mobiles. Deux parts se trouvaient dans le paganisme : l'une secrète, dévoilant les idées qui se cachaient sous les formes, initiant aux doctrines par les mystères si profondément significatifs d'Éleusis et les sages oracles de Delphes ; l'autre publique, vulgaire, divisant les vices et les vertus, faisant des dieux de tous les penchans humains, peuplant l'Olympe de divinités passionnées, irritables, faibles, amoureuses ou sages, faisant ainsi des cieux une reproduction fidèle de la terre.

Cette dernière religion, aidée par le climat, par l'exaltation naturelle aux Grecs, par l'ignorance, qui voyait dans chaque phénomène une apparition, le jeu d'une divinité, se reproduit tout entière dans les oeuvres des poètes. On entrevoit bien parfois comme un souvenir lointain de la civilisation asiatique ; les traditions de cet âge antérieur se produisent vaguement dans quelques génies primitifs, mais elles disparaissent promptement ; elles sont étouffées par cette végétation luxuriante des images, cette exubérance gracieuse de la forme ; le mouvement des esprits se livre à sa tendance naturelle : la civilisation devient spontanée, aimable, indépendante des autres nations. Ils ont bien, il est vrai, dans le principe et d'après leur propre témoignage, appris des Phéniciens l'art de l'écriture ; ils ont emprunté aux Égyptiens et à d'autres nations de l'Asie

les premiers élémens de l'architecture et des mathématiques, beaucoup d'idées philosophiques et d'arts nécessaires à la vie ; ils ont d'ailleurs des héros d'une existence problématique qui leur sont communs, des traditions à peine modifiées qui établissent la parenté des deux peuples ; mais ce ne sont que des traces fugitives et éparses effacées par le temps, peut-être aussi par l'orgueil national, des souvenirs à moitié éteints que l'intelligence seule des philosophes modernes a pu rallumer pour éclairer la route des recherches philologiques ; encore ne peut-on en oser qu'une induction vague et générale : c'est une preuve assez indécise de l'origine commune des peuples ; c'est le berceau du développement de l'esprit humain. Mais s'ils ont appris des étrangers, s'ils leur ont emprunté, ils ont bien vite appliqué toute leur industrie à l'amélioration et au perfectionnement : peuple imitateur et surtout spirituel, ils ont saisi en toutes choses la surface brillante ; ils ont fait de toutes les notions isolées un ensemble complet ; ils ont apposé à leur oeuvre un tel cachet de personnalité qu'à première vue, au lieu d'admirer la réalité de leurs conquêtes, on s'éprend d'amour pour une civilisation qui semble leur appartenir tout entière.

Nous devons dire aussi que la vanité nationale ne joua pas seule un rôle actif dans ce travestissement des premières idées, dans ce déguisement de l'origine : l'ignorance et l'erreur ont pu y être pour beaucoup. Les vestiges des traditions asiatiques se sont glissés dans la société grecque ; les arts et les sciences les ont adoptés, mais à leur insu. Habitué à voir ses étrangères vêtues à leur façon, ils les ont laissées se mêler à eux ; comme ces hommes d'une nation éloignée, qu'on accueille d'abord avec une généreuse hospitalité et qui plus tard mêlent leur sang et leurs idées au sang et aux idées de leurs hôtes. Une race nouvelle reçoit le baptême de la vie ; son teint, son accent, trahissent encore une origine différente ; mais nul ne songe à la lui reprocher ; elle a acquis des temps et des événemens le droit de cité et de fraternité. C'est ce qui est arrivé aux Grecs. Les monumens de l'antiquité orientale la plus reculée leur étaient pour la plupart inconnus ; il vint une époque où ils en découvrirent avec surprise quelques restes : leur joie égala leur étonnement ; la vivacité de leur imagination s'en empara ; et ce fut un malheur pour eux, car cette origine asiatique, qui leur apparaissait comme une lueur subite sans qu'ils pussent bien s'en rendre compte, les éblouit entièrement. Ils perdirent de vue l'harmonie de leur civilisation, représentée par leurs moeurs et leur philosophie. Ceux même d'entre eux qui avaient étudié l'Orient, qui en avaient aspiré quelques idées, quelques croyances

confuses et environnées de l'obscurité des mythes, ignoraient la généalogie de ces idées, souvent enfermées dans un mot. Ces mots (*fata*) étaient mystérieux pour les anciens : individus à longue vie, qui voyageaient de siècle en siècle et souvent d'un bout du monde à l'autre, ils portaient en eux tout le secret d'une religion ; les hommes les plus avancés, ceux qui sur la foi du passé prophétisaient l'avenir, Platon lui-même, ne pouvaient remonter jusqu'au véritable point de départ de l'espèce humaine, y retrouver à sa source le principe et l'unité de toute société et de là suivre les ramifications multiples de l'arbre du genre humain. Nous seuls, grâce à l'étendue de nos connaissances ethnologiques et philologiques, pouvons suivre les traces de ces origines asiatiques, en marquer le passage dans les traditions et la civilisation des Grecs, les rapprocher les unes des autres, les réunir, les comparer, reconnaître leur influence, en former un tout et connaître ainsi tout à la fois la belle unité qui est particulière à la civilisation grecque et les causes qui ont rendu sa littérature multiple et dominée par des idées souvent mobiles, appartenant à un ordre différent.

Une autre cause importante et qui réagit sur les productions des poètes grecs se rencontre dans le caractère successif de leur constitution ; nous devons la signaler, parce qu'elle explique plusieurs oeuvres remarquables et fait comprendre les temps antiques. La différence des peuples primitifs repose surtout dans l'organisation des castes et des rangs. On constate leur souche commune par le principe qui domine leur organisation ; c'est une pierre de l'ancien édifice des sociétés avant leur dispersion retrouvée parmi les ruines et qui fait l'angle apparent d'une société plus récente. C'est ainsi que les Égyptiens étaient surtout un peuple de prêtres, non qu'on y trouvât point d'autres castes reconnaissables par leur isolement, mais chez eux tout s'humiliait devant le sacerdoce comme principe dominateur : l'esprit et l'influence des prêtres étaient prééminents. Dépositaires des leçons et de la sagesse des anciens, ils se les transmettaient et acquéraient ainsi une juste puissance dans l'état. Les livres sacrés des Indiens nous montrent le même système, la sagesse et la morale confiées aux brahmines ; les Juifs nous offrent le spectacle d'une théocratie complète. Dans notre Occident, ce caractère sacerdotal anime toute l'organisation sociale des Étrusques : les premiers temps de l'histoire de Rome sont même empreints de l'influence de ce principe ; seulement il prend une direction différente : il dévie à une certaine date, quand les patriciens surent unir, entre leurs mains, aux privilèges sacerdotaux le pouvoir supérieur de juges et de chefs militaires. D'autres nations, issues d'une souche identique, annihilèrent l'action sacerdotale

et développèrent la prééminence d'une autre caste. Ainsi les Perses, les Mèdes et postérieurement les Germains peuvent prendre le nom de peuples héroïques par la puissance qu'ils laissèrent se concentrer dans la classe des guerriers et des nobles. Viennent ensuite les Grecs, qui réunissent ces deux principes, prennent le milieu entre ces deux grandes divisions et par la suite des temps revêtent tour à tour le caractère particulier à chacune d'elles. L'époque héroïque des Grecs fut aussi précédée d'une époque sacerdotale. Tous les anciens mythographes et les historiens, quelles que soient les conjectures qu'ils exposent, s'accordent pour placer confusément dans le fond du tableau de la vie joyeuse, animée, mêlée d'aventures et de passions des Grecs plus modernes ; une race primitive de Pélasges, toujours sérieux et méditant, dans le calme d'un état avancé, leur théorie religieuse de l'humanité.

Par ce nom de Pélasges et sa signification étymologique, nous pouvons entendre ou les anciens peuples du pays ou les vieillards des tribus. Ainsi les temps héroïques d'Homère sont déjà une seconde époque, et la première organisation sociale de la Grèce, celle qui lui est antérieure, ressemble surtout à celle des Égyptiens, des Asiatiques ou des Étrusques. Les doctrines sacerdotales et symboliques des Pélasges vécurent longtemps encore, mais cachées et restreintes dans le cercle étroit des mystères ; leur célébrité était grande, une vénération tremblante s'attachait à elles, et les élus qui en recevaient le dépôt sacré, le transmettaient par l'initiation. Elles n'eurent jamais leurs historiens, mais elles eurent leurs poètes (1) ; les nuages des temps se sont joints aux nuages des doctrines, et nos connaissances sont trop incertaines pour préciser les dates, les faits et les lieux. La tradition par laquelle nous connaissons les poètes qui florissaient longtemps avant la composition des chants héroïques de Troie et avant Homère commence par Orphée qui n'était pas Grec, et appartient à cette époque sacerdotale et à cette théogonie toute symbolique des temps primitifs. Voilà un point que nous entrevoyons dans l'horizon éloigné et obscur de la poésie grecque : c'est l'époque la plus reculée, c'est l'époque de la première poésie, c'est l'époque d'Orphée.

(1) Les recherches de M. Petit-Radel sur les constructions pélagiennes ont étendu le cercle des connaissances acquises sur ce peuple.

Plus tard, le développement de la civilisation grecque se fait par d'autres éléments, par des circonstances d'une autre nature. Un principe ayant fait son temps, il est remplacé ; il en

est des idées comme des hommes : elles passent, et la génération oublieuse conserve à peine leur souvenir. L'antique et étroite constitution sacerdotale des Pélasges fut rompue par la nouvelle race turbulente de ces Grecs si vifs et si avides de combats. Ils viennent après elle, brisent les premiers liens et l'effacent tout entière. De nos jours, il ne nous est pas possible de rebâtir cet ordre social à l'aide des données historiques. Une époque a tué l'autre. Nous connaissons sa mort sans connaître sa vie : c'est la seconde époque de la civilisation grecque, l'époque héroïque.

Celle-là nous est récitée tout entière par les rhapsodes : Homère la commence et Hésiode la finit. Dans les oeuvres de celui-ci se trouve un poème didactique, *les Travaux et les Jours*, qui trahit déjà l'avenir d'une crise dans cette société : les besoins matériels, développés par la guerre et les rapines, demandent à être satisfaits, le luxe est devenu une nécessité, l'élégance gracieuse de la vie remplace les appétits grossiers et avides ; les grandes familles héroïques disparaissent, elles sont débordées de tous les côtés par le commerce : ses progrès envahissent et nivellent toute aristocratie, ils se multiplient par les nombreuses constructions des villes dans un pays essentiellement maritime. Les traditions de la poésie restent seules comme héritage des temps héroïques ; leur suprématie politique réelle s'anéantit. Alors nous apparaît un développement intellectuel tout à fait libre et indépendant : nulle influence ne pèse sur lui ; il n'est pas resserré dans le cadre étroit mais brillant de la théocratie de l'Orient ; il ne la dirige pas, connue chez les Romains, dans un but politique : il est isolé de tout contact, de toute utilité ; il est fier et agit hardiment dans toute cette liberté conquise ; il n'a plus d'autre mobile que l'impulsion naturelle des besoins de l'intelligence. Les arts et les sciences, la poésie et la philosophie vivent alors par eux-mêmes : ils sont parce qu'ils sont indépendants de l'état et du sacerdoce, ils forment une puissance à part, puissance multiple, puissance active, puissance redoutable qui n'obéit à aucune idée.

Dans cette troisième époque il est des événements principaux qui nous servent à expliquer les modifications de la poésie grecque.

Ils tiennent à la gloire nationale, à l'histoire de la Grèce ; mais il faut les comprendre pour bien les apprécier. Le premier est la guerre des Perses, dans laquelle les Grecs luttèrent pour la liberté de leurs foyers contre une puissance colossale, mais peu appréciée de sa nature. Cette guerre fut propice par ses résultats matériels et bien plus encore par les

avantages moraux qui en ressortaient. L'unité se fit un instant parmi eux : le danger les réunit et les resserra. Un élan sublime anima la poésie pour chanter le triomphe, et le vertige qui suivit la victoire aida aux arts et aux sciences. La nationalité fut plus forte et plus vivace que jamais ; elle se produisit hardiment dans les couvres de l'imagination ; elle fut pendant quelque temps le but des poètes.

Les conquêtes d'Alexandre forment ce second événement, qui ne devait avoir qu'un seul reflet dans les fastes de l'histoire humaine de nos jours. Le héros entraîne à sa suite, avec les armées grecques, l'élément et le caractère de leur civilisation ; il remue sur le sol de l'Asie les idées et les institutions et les hommes ; il mêle deux natures, il rapproche deux mondes : il unit l'Europe à l'Asie. Envoyé de Dieu, il joue le premier le rôle de conquérant ; il confond les nations, il défait les limites des empires, il crée des provinces là où se trouvaient des royaumes, il détruit et fait un chaos que les idées intelligentes de la Grèce devaient féconder pour l'avenir. Dans le cercle ainsi tracé de la supériorité de la Grèce, son plus beau temps, celui où la civilisation se développe par le commerce, parla philosophie, par la littérature, par la poésie, par tous les chefs-d'oeuvre de l'intelligence humaine, est compris dans le court intervalle de trois siècles environ, qui se sont écoulés de Solon à Alexandre.

Solon favorisa surtout la liberté de pensée ; il l'activa, et par la souveraine protection dont il l'ennoblit, il excita toutes les oeuvres à se produire. C'est de lui que date toute la gloire d'Athènes, devenue centre de la civilisation grecque. Jusque-là les Grecs possédaient bien des chants destinés à soutenir leur courage pendant les guerres, à réveiller le sentiment patriotique ; des poèmes de joie, d'amour ou de colère ; les livres homériques existaient, mais ils n'étaient pas réunis : il les arracha à l'oubli et aux infidélités d'une transmission orale, les fit plus généralement connaître et assura leur immortalité en les faisant rédiger par écrit. La poésie lyrique fait entendre ses plus doux chants ; la poésie dramatique rejette ses langes et représente de nobles passions en un noble style ; les poètes didactiques et moraux renferment dans des vers des pensées ingénieuses et profondes : la poésie est appelée au service de la philosophie. Les philosophes ioniens de l'école de Thalès expriment leurs doctrines dans des sentences simples, judicieuses et souvent revêtues d'une expression très-pittoresque : c'est l'âge d'or de la poésie grecque, mais il est bien court ; il finit à Alexandre. Démosthènes fut le dernier écrivain influent sur ses compatriotes, excitant leur énergie au profit de leur indépendance ; il les poussa aux

armes ; il engagea la lutte de la liberté contre l'oppression ; il y laissa sa vie. Depuis lors les Grecs restèrent un peuple spirituel et civilisé : cette fleur exquise du langage, cette urbanité de manières, devenue proverbiale, furent encore leur privilège. En Égypte, sous les Ptolémées, ils devinrent même plus savans et plus profonds qu'ils ne l'avaient été sous le beau ciel de la Grèce ; mais l'idée inspiratrice de leurs efforts, ce qui donnait la vie et l'enthousiasme à leurs chants, n'existait plus : ils ne formaient plus une nation. Telle est la littérature grecque : adoptant toutes les formes, toutes les idées ; reproduisant surtout la nature extérieure, dominée parfois par un sentiment d'amour de la patrie et de la liberté, rarement par l'idée de Dieu ; appelant les rythmes les plus suaves et la musique d'une langue harmonieuse et accentuée à l'aide des impressions ; fille hautaine et indépendante de la forme du gouvernement, vivant par sa force et sans le secours des émotions politiques, sans le secours de ces grandes idées divines qui ont fait vibrer la lyre des prophètes à une date différente, avec un peuple différent, absolument semblable à la poésie italienne, qui peint pour peindre, qui chante pour chanter et qui rarement se hasarde à faire de Dieu ou de la société le principal sujet de ses poèmes. L'influence de la littérature grecque doit donc être plus forte et plus générale que celle de la littérature hébraïque. Comme elle fait résonner les cordes de sa lyre, toutes les émotions tour à tour, elle était appelée à jouer un grand rôle dans l'éducation des peuples nés et élevés plus tard que le peuple grec.

La littérature latine elle-même ne fit que reproduire, calquer servilement tous les chefs-d'oeuvre de la Grèce. L'imitation fut complète, parce que la supériorité de la Grèce fut de suite reconnue et constatée. Dès que les Latins eurent connu cette langue d'Homère si douce, si harmonieuse, si merveilleusement propre à reproduire les inspirations les plus suaves et les plus grandioses, eux, qui ne connaissaient jusque-là que le rude axiome d'Ennius, s'éprirent d'amour pour toutes les qualités réunies de ce beau langage : dès lors ils avouèrent l'impuissance et l'âpreté de leur langage, ils empruntèrent à la langue grecque des expressions qui leur manquaient. La grâce du style attique leur parut digne d'envie, et ne pouvant l'atteindre, ils en rejetèrent la faute sur leur langue sourde, pauvre, sèche, difficile à manier, sans délicatesse et sans harmonie, cette langue qui, de l'aveu de Quintilien, ne peut sous le rapport de l'élocution présenter une ombre d'imitation (1. 12, c. 10). Les auteurs supérieurs de la littérature latine, les hommes qui voulurent développer leur talent de style, essayèrent de traduire du grec en latin : c'était pour eux une manière

d'acquérir celle abondance et cette facilité d'élocution qui leur manquaient ; en outre, ils reconnaissaient aux orateurs grecs cet art d'éloquence qu'ils possédaient vraiment, et qui consiste dans l'habile disposition des choses. Aussi L. Crassus, dans ses livres de *l'Orateur*, disait qu'il s'y était souvent exercé ; Cicéron le recommandait expressément en son propre nom, il joignit même l'exemple au précepte, il traduisit les ouvrages de Xénophon et de Platon, et ce fut par cette lutte hardie entre la mélodieuse délicatesse de la langue grecque et l'aspérité du style latin, qu'il parvint à conquérir ce nombre harmonieux de la phrase et cette habile et délicate disposition des mots à laquelle il a donné son nom. Messala, qui laissa parmi les Latins une si grande réputation, traduisit aussi plusieurs oraisons grecques, entre autres celle d'Hypéride pour Phryné. Quintilien nous cite cette traduction comme un modèle de traduction intelligente et hardie.

Si nous voulions prouver par de nombreux exemples que la littérature latine tout entière a rendu hommage lige à la littérature grecque, il n'est pas de grand nom illustre chez les Romains qui ne pût nous en fournir une preuve éclatante. Outre les traductions de Xénophon et de Platon, publiées par l'orateur romain, nous devons encore mentionner celle que Cicéron avait faite des *Philippiques* de Démosthènes, monument précieux qui ne nous est pas parvenu et qui aurait pu nous faire comprendre la marche et les progrès, de ce talent prodigieux. Virgile, sans compter ses continuels emprunts à Homère, a traduit tout son second chant de *l'Enéide* de Pisandre, poète grec, lutte ambitieuse de beautés où la victoire reste si souvent au père de la poésie grecque. Properce nous dit qu'il initiait les Latins aux chœurs sacrés de Callimaque et de Philètes (liv. 3, él. 1) ; Catulle copie Sappho et Callimaque ; Térence résume tous les poètes grecs et surtout Ménandre ; Horace imite chaque pièce et souvent tous les vers d'Alcée, de Pindare, d'Anacréon. Tel est le rôle que la littérature latine fut obligée de sabir pour s'élever jusqu'aux chefs-d'oeuvre qu'elle a produits. Elle fut toujours un reflet d'une littérature étrangère : aussi elle ne fut pas utile ; elle ne conserva aucun des éléments primitifs qui constituent une nation, elle n'eut pas de caractère particulier : aucun lien ne la rattacha au passé, elle servit de refuge à aucune tradition : elle dénatura l'idiome pour l'améliorer et transporta à Rome ces moeurs de la civilisation grecque, douce et molle ; elle effémina l'Italie pour la livrer plus tard sans force et sans courage aux hordes du Nord qui venaient régénérer par le sang cette vieille race abattue.

En reconnaissant combien la littérature romaine a imité la littérature grecque et l'a servilement reproduite, nous devons cependant admettre dans quelques-unes de ses productions et dans quelques-uns de ses auteurs une pensée dominante et placée en dehors de l'influence étrangère ; mais pour la saisir et la comprendre, pour préciser les rapports et les différences qui existent entre ces deux littératures, il nous faut tracer les phases principales de leur développement ou du moins faire saillir en relief leurs traits caractéristiques.

Toutes les nations qui entrent tard dans l'histoire du monde reçoivent des valions civilisées avant elles et à titre d'héritage une grande partie de leur culture intellectuelle ; ce n'est point une transmission opérée d'une manière directe : le peuple qui impose et le peuple qui reçoit cette influence l'ignorent également ; ils obéissent à une loi éternelle qui opère la fusion des races et des individus par des rapports mystérieux. La fraternité de l'espèce humaine se prouve par cette nécessité du contact ; elle est imprévue, elle se révèle brusquement et par une vive commotion ou bien elle marche par des voies détournées ; elle ne heurte aucune idée reçue, aucune forme d'état déjà accomplie : elle s'avance graduellement et se dévoile quand elle est arrivée. Ainsi un esprit supérieur aurait-il la conscience de l'influence d'une nation étrangère sur sa nation, il ne peut s'arrêter : toute l'énergie de son âme, toute la force de son esprit, toute l'activité de son intelligence s'useront inutilement à ce labeur. Il sera bien donné à ses nobles efforts une certaine récompense : c'est de pouvoir s'arracher, lui, lui seul, à cette domination hardie et despotique ; mais nul autre ne le suivra dans son isolement. L'intelligence d'un homme ne peut pas avoir raison contre l'intelligence d'un peuple. Cet égoïsme d'une nation, qu'on appelle patriotisme, a des bornes réelles : il arriverait à l'erreur par l'exaltation ou à l'avilissement par les préjugés. Pour comprendre et pour reproduire, un peuple doit donc s'aider des progrès d'un autre peuple. L'imitation dangereuse, l'imitation qui tue, c'est celle qui, au lieu de saisir et de s'assimiler. L'extension et la vie générale de l'esprit, suit avec anxiété les formes d'art particulières à une nation et qui conviennent rarement à une autre ; c'est celle qui veut mettre l'artifice à la place de la nature, qui veut produire ce qu'un autre a produit et comme il l'a produit.

Ce reproche peut s'adresser en partie à la littérature romaine. Elle semble avoir négligé les antiques traditions nationales et patriotiques, avoir vainement cherché à imiter certaines formes étrangères qui arrachées au sol natal paraissent toujours froides, sans force et sans

vie, ou n'ont du moins qu'une vie misérable, étiolée et superficielle comme ces plantes qui croissent dans nos serres chaudes. L'homme qui veut agir sur sa nation, qui impose à son génie une mission d'utilité peut bien s'élever et s'enrichir par l'aspect du haut degré et de la perfection où l'art et la pensée, l'esprit et le langage sont parvenus chez les autres peuples ; mais il doit s'arrêter là; il ne doit transplanter dans son pays aucune de leurs formes particulières, il doit laisser à chacun sa physionomie personnelle.

La littérature romaine au contraire a pris une couleur et un vêtement grecs; ce qu'elle a gardé d'individuel, c'est ce qu'elle avait au fond du coeur. Rome, ce grand centre du monde, se retrouve dans toutes ses oeuvres. Le peuple-roi avait conscience de sa dignité et de sa supériorité imposante. La diversité de but n'existe pas dans les ouvrages de ces grands écrivains. Rome aimait les applaudissemens; elle avait besoin qu'on lui parlât d'elle-même, qu'on louât sa gloire présente, son char triomphal conduit au Capitole par les victoires, suivi d'esclaves tête baissée, pieds nus et chargés de fers; elle voulait que tous lui fissent escorte , chantant sur des rythmes divers toutes les glorieuses actions, tous les nobles développemens de sa force intérieure et égoïste. L'idée de la patrie, l'idée de l'aigle romain, maître du monde et prenant le monde dans ses serres impériales, animait toutes les intelligences, se trouvait dans tous les ouvrages, était au fond de toutes les pensées et de tous les livres : c'était là l'esprit vital de leurs compositions. L'intelligence particulière se mettait au service de sa patrie ; le génie de l'homme se courbait devant le génie du peuple; nul n'écrivait pour sa propre gloire, pour sa louange, pour se prélasser dans l'orgueil d'avoir fait un livre. Au-dessus de toutes les idées, de toutes les inspirations, de toutes les doctrines, de toutes les recherches historiques, planait cette grande figure de la cité romaine fortement constituée par la famille, enlaçant tous les individus dans des lois nerveuses, commandant à ses propres lits par la terreur, allant chercher au loin les trésors étrangers et le luxe des formes étrangères, mais ne permettant à aucun de mettre ces formes et ce luxe au service et à la louange d'une autre gloire que sa propre et immense gloire.

Le poète et l'écrivain de génie doivent mettre dans toutes leurs oeuvres la même pensée, la reconnaître et la servir par toutes leurs actions et par tous leurs livres. De même que le sculpteur inspiré par une grande idée qui remplit toute son existence se laisse absorber par elle, rompt avec toutes les autres et met dans chaque bloc de pierre, dans chaque statue la personnification de cette idée génératrice, la fait vivre sous toutes les formes, la féconde

dans toutes ses inspirations, se dévoue à elle et ne la quitte qu'à la mort de même l'écrivain de génie est sous le joug d'une idée qui lui est entièrement propre et qui devient pour lui le centre de toutes ses études, de tous ses travaux, de toutes ses méditations ; la forme n'est plus qu'une expression : il se saisit de toute forme, il en fait une parure pour son idée : c'est là ce qu'ont fait les Romains, c'est ce qui les distingue des Grecs.

Comparons les grands poètes des temps florissants de la Grèce, Eschyle, Pindare, Sophocle, Démosthènes, Hérodote et Thucydide, les premiers des historiens, ou Platon et Aristote, ses deux plus grands et ses deux plus profonds penseurs, et nous trouverons dans chacun d'eux une idée personnelle, une idée qui est tout pour lui et que réfléchissent toutes ses productions. Ainsi Homère nous présente dans la plénitude de leur développement les preuves les plus manifestes de la force de l'imagination poétique dans les plus beaux temps de l'époque héroïque, et ce n'est certes pas là l'effet de l'art, le produit du travail : c'est le résultat d'une heureuse perfection, fille d'une grande puissance naturelle. Chacun des autres grands écrivains nous montre une manière de penser différente, une méthode d'exposition qui lui appartient, une forme qui lui est particulière, un style et souvent même une langue à lui, en sorte qu'en entrant dans ses oeuvres en sent l'air d'un monde nouveau, d'une nature nouvelle et inconnue auparavant. Aristote nous montre le sommet et la circonférence de toutes les choses que pouvaient éclairer les lumières naturelles de l'antiquité, soit par la force de la pensée, soit par l'expérience scientifique. Les poètes dramatiques ont saisi l'expression de la vie morale des anciens ; le caractère, le sentiment, les émotions titaniennes des hommes primitifs nous apparaissent en leurs tragédies. Ils n'ont point l'harmonie des formes, hormis Sophocle, mais ils la colorent d'une teinte locale et individuelle qui la rend inappréciable à toute autre époque ou dans tout autre lieu. La classe qui saisit la profondeur de leur sens est restreinte ; ils ne sont pas, comme Aristote et Homère, universels et compris, mais toute l'expression d'une certaine antiquité se trouve en eux : il faut remonter le cours des temps pour les comprendre et joindre les moeurs d'une autre époque aux sentiments d'autres hommes, il faut refaire par l'étude une race entière dont nous avons perdu l'histoire et la constitution. Dans Platon, nous apercevons la raison purifiée occupant le sommet de l'antique civilisation, se débarrassant des langes d'un polythéisme fatigant, écartant avec peine les nuages de l'erreur et, luttant de sa seule force contre les secrets et les symboles de la Divinité pour retrouver la trace d'une révélation primitive. Nous le voyons, incertain de la

réalité même des idées qu'il cherche, s'aider tantôt des doctrines orientales qu'il connaissait, tantôt des vagues pressentimens du christianisme, qui ébranlaient sa haute et noble intelligence. Sur les ailes de l'enthousiasme, il franchissait la sphère des institutions matérielles et des connaissances superficielles des Grecs ; il retrouvait dans les traditions primitives les traces à moitié effacées d'une sagesse surnaturelle et devinait les mystérieuses destinées de l'avenir.

C'est ainsi que le cercle entier des forces de l'esprit humain, se déployant librement dans toutes les diversités de l'intelligence, se trouve parcouru et embrassé par ces grands esprits élémentaires : peintres de la société ou révélateurs de la destinée humaine, ils ont mis chacun au service d'idées différentes l'imagination et la raison, le caractère et l'entendement. C'était un développement riche et libre, s'aidant autant du talent que du génie, de l'habile proportion des formes et de l'habile disposition des choses que de l'inspiration.

Cet esprit d'originalité et d'adresse n'existe pas dans la littérature romaine ; mais nous trouvons en elle une qualité qui compense ce défaut, c'est la grande idée qui préoccupe ses écrivains : Rome qui domine partout, comme nous l'avons déjà dit. Il est vrai que l'unité politique, si grande et si développée, écrase les génies même les plus vigoureux de cette littérature ; il n'y a pas proportion : la variété du développement intellectuel n'existe pas, et son unité se trouve aux prises avec une si grande, une si incompréhensible unité d'organisation que dans cette lutte l'esprit se trouve dominé par la réalité et ne peut que rarement atteindre à sa hauteur. Toute institution politique fortement constituée s'oppose au développement des arts et des sciences ; elle a peu de souci de ce luxe de la pensée : comme le voulait Platon, elle met les poètes à la porte de sa république ; des choses qu'elle croit plus sérieuses réclament son attention. Le développement des facultés viriles la préoccupe, la gloire nationale et extérieure, fondée sur la guerre, est son but unique ; elle veut la vigueur et la santé au dedans, comme Sparte ; la dépendance et la haute inflexibilité de ses relations au dehors, mais elle dédaigne comme éphémères, comme jouets d'oisiveté la poésie, les arts et tout ce qui occupe l'investigation de la pensée. Rome ne fut pas aussi exclusive ; mais une raideur naturelle et primitive gêna cependant longtemps tout développement de la pensée, et quand plus tard la verve eut rompu ces digues que lui opposaient les moeurs, elle ne put jamais se remettre de la sévérité inexorable de sa première éducation.

La Grèce a donc agi puissamment, sur l'Italie ; elle est venue jeter sur les premières traditions romaines, écrites en vers saturnins, le voile d'un éternel oubli ; elle s'est établie en maîtresse là où elle avait été amenée comme esclave ; elle a commencé à Rome l'essai de son empire universel : c'est de là qu'elle a pris son grand essor et est venue s'abattre jusque sur nous, dévastant plus qu'elle n'a fécondé. De l'examen sérieux d'une littérature, nous ne voulons point faire ici un programme hostile à certaines opinions ou favorable à d'autres. La prééminence des anciens sur les modernes est une vieille dispute, nous ne la renouvellerons pas ; mais ce que nous devons dire, ce qui est réel, ce qui est incontestable pour tout esprit dégagé de préoccupation, c'est que si l'étude de l'art et de la littérature antique a donné à l'art et à la littérature moderne une forme plus sage, plus réservée, plus belle, si à d'autres époques elle a pu réveiller de sa tombe le génie des sociétés, elle a aussi retardé le développement des langues, elle a fait obstacle à la franchise de nos premières traditions, elle a étouffé sous l'imitation les germes des progrès, elle a transporté dans notre littérature une mythologie étrangère et des invocations étrangères, en sorte qu'on se demande à quelle date et en quel pays ont été écrits les chefs-d'oeuvre d'un de nos plus grands siècles.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, tout en déplorant ce résultat, reconnaître qu'il constate la supériorité de la littérature grecque. Elle porte en elle la puissance extérieure, la virilité gracieuse, les formes élégantes et souples, tous les éléments du beau ; elle profite habilement d'une langue mélodieuse et facile à manier, elle en double la puissance par une prosodie qui devient une seconde musique ; elle peint tour à tour avec des couleurs éclatantes et que les siècles nous ont transmises sans les altérer les plus grandes passions de l'homme, la colère, l'amour, la vengeance, le courage impétueux et la prudence habile ; elle crée des types et nous les transmet en un glorieux héritage que nous avons reçu d'elle sans oser l'augmenter ; elle est assez éloquente avec Tyrtée et Démosthènes pour armer des peuples et enfanter des victoires, assez large avec Homère pour se déployer dans les deux plus beaux poèmes de l'antiquité, assez gracieuse avec Anacréon pour laisser son nom comme un modèle, assez hardie et bondissante dans son allure pour célébrer avec Pindare les victoires des hommes et la gloire des dieux, leurs pères ; enfin si elle est froide, sévère, philosophique avec Aristote, au point de tout classer, de tout préciser et de dresser avec ordre le catalogue de la nature humaine, elle devient avec Platon devineresse de l'avenir, prophétesse illuminée, elle annonce ce soleil de vérité qui se lève à l'Orient.

Certes, c'est, jouer un rôle illustre dans les annales de l'histoire humaine qu'avoir conservé à travers tant de siècles le droit de littérature-modèle par des titres si nombreux et si mérités. On lui reprochera bien peut-être, à cette poésie si vantée, de n'avoir jamais peint la tristesse des âmes malades et les souffrances de la poésie exilée sur la terre; elle n'a eu nul écho de cette mélancolie mystérieuse qui nous est venue de l'Orient et du Nord; elle n'a vu dans l'amour qu'un appétit grossier, et l'idée n'est point venue pour elle animer la chair : il lui a manqué en effet la foi à la Divinité et l'intelligence des qualités tendres du coeur. Mais les nouvelles sources de poésie devaient jaillir pour nous d'une religion nouvelle; il y a dix-huit siècles que le christianisme nous les a révélées, et c'est à peine si de nos jours, tant a été grand et légitime l'empire de la littérature grecque, c'est à peine si quelques-uns de nos maîtres sont allés s'inspirer de ces sublimes enseignemens. Ainsi , nous ne pouvons le nier, nous sommes les fils de la Grèce par les idées qu'elle nous a données: elle a fait notre éducation; nous lui devons nos hommages, nous lui devons de l'étudier avec respect et vérité. N'insultons pas notre mère; et si quelque chose a manqué à son illustration complète, si cette antique et forte nature a toujours glorifié l'homme aux dépens de Dieu et la société présente aux dépens de l'humanité, n'oublions pas que c'était là le défaut des temps, et qu'il a fallu pour arriver aux idées qui lui manquent une religion nouvelle, c'est-à-dire une parole que Dieu a envoyée aux hommes.

Source : <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/preface.htm>